



## LE POIDS DES MOTS, L'AURA DES NOMS.

### LES CHOIX DE GALIEN DANS LE TRAITÉ DES *FACULTÉS*

#### *NATURELLES*

ISABELLE BOEHM

UNIVERSITÉ LYON 2 – UMR 5189 HISOMA

#### Résumé

L'œuvre de Galien est la plus importante production littéraire du monde grec. C'est celle d'un médecin aux connaissances extrêmement étendues, dans tous les domaines du savoir de son époque, de la médecine à la philosophie en passant par la rhétorique et la logique. Il ne cesse donc d'utiliser toutes les sources de connaissance et de les mettre au service de ses propres recherches. Il n'hésite d'ailleurs jamais à les citer, au risque quelquefois de se laisser emporter dans les digressions. De plus, les citations sont régulièrement insérées dans des saynètes pleines de vivacité... qui emportent l'adhésion du lecteur. Cependant, loin d'être purement ornementales, les citations ne sont jamais inutiles et le traité des *Facultés naturelles* en donne de bons exemples. Au contraire, elles sont choisies comme matériau de base pour mieux affirmer ou infirmer des théories de confrères ou de maîtres que Galien veut toujours améliorer ou définitivement démanteler : c'est ainsi qu'il sert la science.

#### Abstract

*Galen hat sehr viel geschrieben: er ist der grösste Arzt der griechischen Literatur. Er war sehr gelehrt, er hat auf alles gearbeitet, Medizin, Philosophie, Rhetorik, usw. Er verwendet alle Quellen für seine Forschungen. Er zitiert immer Theorie, Namen und Sätze, sodass gibt es excursus! Alle Zitate sind oft inmitten angenehmer Szenen... für die Überzeugung seines Lesers. Trotzdem sind die Zitate immer nützlich und in der Abhandlung De facultatibus naturalibus gibt es viele guten Beispiele: die Zitate sind ein ausgesuchtes Material um eine Theorie kräftiger zu machen oder zerstören. Darum bedient er immer die Wissenschaft.*

« Galien a tout lu, presque tout compris, trié, critiqué, réorganisé ». C'est ainsi que Danielle Gourévitch présente Galien au sein de la médecine romaine et qualifie son œuvre comme un « aboutissement du savoir antique »<sup>1</sup>. Médecin à la fois praticien et théoricien, il a acquis de son vivant et peut-être bien pour l'éternité une célébrité due essentiellement à son savoir, extrêmement étendu. Il a produit une œuvre énorme, qui touche à toutes les branches de la médecine<sup>2</sup>. Tout comme nombre de ses contemporains et de ses prédécesseurs, il ne l'isole pas de la philosophie, au sens très large d'ailleurs, puisqu'il se montre aussi, entre autres, philologue, et qu'il a des intérêts manifestes pour d'autres branches du savoir et de la réflexion connexes, autant parmi ceux qui sont contemporains que parmi ceux dont il hérite.

De plus, si Galien écrit forcément aussi en tant que médecin héritier d'un savoir médical hippocratique, qu'il est donc en fait obligé de commenter, d'expliquer, de développer, de prolonger, il acquiert ses connaissances dans un cadre d'affrontements scientifiques sectaristes, ces différentes « écoles médicales » qui se disputent quelquefois assez violemment : la secte empirique<sup>3</sup> (Philinos de Cos, élève d'Hérophile, en serait le premier représentant), s'oppose à la secte logique ou dogmatique (qui se recommande d'Hippocrate), distincte elle-même de la secte méthodique. Cette dernière apparaît à Rome à l'époque impériale, avec en particulier Thémison de Laodicée<sup>4</sup> et, plus célèbre encore, Thessalos de Tralles, au milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Une quatrième secte, la secte pneumatique, est bien vivante au I<sup>er</sup> et jusque dans le courant du II<sup>e</sup> siècle, au moment où Galien commence ses études. C'est Galien lui-même, et lui seul d'ailleurs, qui nous donne les traces de l'existence d'une autre secte encore, anonyme, elle, et pour cause : dans ses écrits, Galien fait tout pour en effacer les témoignages, en s'attribuant, à l'occasion, certains de leurs points de vue ou de leurs découvertes<sup>5</sup>. Les médecins alexandrins de ce dernier groupe du II<sup>e</sup> siècle de

<sup>1</sup> GOUREVITCH 1995, p. 120.

<sup>2</sup> D. Gourevitch propose une liste des domaines dans lesquels Galien a travaillé (1995, p. 112) : « Galien est le dernier des grands médecins créateurs de l'Antiquité, le deuxième 'père fondateur' de la médecine antique après Hippocrate. Ecrivain prolifique, il a laissé un énorme corpus médico-philosophique (...). On peut répartir cette œuvre en plusieurs groupes : biographie ; art médical en général ; philosophie, logique et histoire des sectes ; anatomie ; physiologie ; nosologie et psychologie, diagnostic et pronostic ; thérapeutique ; hygiène et prophylaxie ; études hippocratiques ».

<sup>3</sup> Au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (Hérophile : env. 330-260 av. J.-C.).

<sup>4</sup> Sans doute élève direct d'Asclépiade, qui meurt vers 50/40 av. J.-C.

<sup>5</sup> Voir à ce sujet GOUREVITCH 1995, p. 106-108. Voir aussi, plus précisément, GRMEK – GOUREVITCH 1994.

notre ère ont eu en réalité une influence décisive sur la formation médicale de Galien. Le médecin Quintus, qui a été le disciple de Marinus à Alexandrie, a vécu à Rome, où Galien ne l'a semble-t-il pas connu directement, mais nous sommes sûrs que certains des élèves de ce médecin si brillant (« le meilleur médecin de son temps », rappelle D. Gourevitch<sup>6</sup>) et si jaloux, comme Satyrius et Numisianus, ont été en contact direct avec Galien. Le premier a été à Alexandrie le maître de Galien, qui lui-même a certainement écouté un élève du second, Pélopos, qui est venu à Pergame. Galien y a commencé ses études, dans les années 146/147, et ses premiers écrits sont déjà marqués par la grande ouverture d'esprit dont il fera preuve pendant toute sa vie : à côté des enseignements proposés par des maîtres de philosophie appartenant à des écoles différentes<sup>7</sup>, Galien manifeste aussi, dès ses premiers écrits<sup>8</sup>, un antisectarisme quelquefois violent, comme nous allons pouvoir le constater.

Il n'y a donc absolument rien d'étonnant à ce que nombre de ses traités soient tout remplis de citations, de références, de noms, de renvois à des théories et à des écrits de médecins plus ou moins philosophes, de philosophes plus ou moins médecins, que Galien reprend le plus souvent pour les corriger, voire les démontrer. Selon la période de sa vie où il rédige et le milieu dans lequel il se trouve, les allusions et les références aux savants qu'il étudie seront plus ou moins présentes dans ses ouvrages : Pergame d'abord, entre 146 et 149, la Grèce ensuite, puis Alexandrie, avant Rome, où il se trouve une première fois dès 162<sup>9</sup>, et où il rédigera ses premiers traités d'anatomophysiologie. Tout au long de ce parcours, on peut d'ailleurs suivre à la fois Galien et certaines sectes médicales par son intermédiaire : Galien a sans doute écouté à Alexandrie Héracléianus, fils de Numisianus, auquel nous venons de faire allusion comme médecin de la secte « sans nom » et il a rencontré aussi Antigène, élève d'Héracléianus, à Rome.

Le traité des *Facultés naturelles*, associé dans la tradition manuscrite, majoritairement au traité des *Tempéraments*<sup>10</sup>, fait partie du « canon » des seize traités galéniques fondamentaux établi à Alexandrie à partir du VII<sup>e</sup> siècle. C'est un traité à la fois anatomique et physiologique, et donc pour une bonne part théorique. La présentation de la médecine qu'en fait Avicenne dans son *Poème de la médecine* donne, à sa manière, une bonne idée du caractère du traité des *Facultés naturelles* et de son association avec celui des *Tempéraments*, dont il partage l'essentiel des points de vue théoriques :

<sup>6</sup> Cf. GOUREVITCH 1995, p. 107.

<sup>7</sup> Un platonicien, un péripatéticien, un épicurien, un stoïcien.

<sup>8</sup> *De la dissection de l'utérus, Du mouvement du thorax et du poumon* ont été rédigés à Pergame.

<sup>9</sup> Premier séjour de 162 à 166 ; second séjour de 169 à 200/210.

<sup>10</sup> Voir à ce sujet BOEHM 2004.

« Le corps est formé d’humeurs de couleurs différentes et de tempéraments différents. Ce sont : le phlegme, la bile jaune, le sang, la bile noire. (...) Parmi les organes essentiels, le foie : de lui dépend la nutrition du corps. »

Le traité des *Facultés naturelles* contient donc, comme celui des *Tempéraments*, l’essentiel des principes physiologiques de Galien : il a été et reste considéré comme un des ouvrages qui donne le meilleur aperçu<sup>11</sup> des théories galéniques. Il ne s’agit pas d’un véritable « traité pratique », même si les connaissances anatomiques de Galien y sont bien apparentes. Galien lui-même le présente sous ses deux angles :

- dans son ouvrage bibliographique *De ses propres livres*, il le présente dans la série des traités consacrés à Érasistrate, l’un des plus célèbres médecins de la période hellénistique, successeur sans doute plutôt que contemporain d’Hérophile, qui a exercé à Alexandrie dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les mentions de ce médecin abondent dans le texte des *Facultés naturelles*, au point qu’une bonne part de l’ouvrage semble construit sur les théories d’Érasistrate ;
- dans son autre ouvrage bibliographique, *Sur l’ordre de ses propres livres*, Galien l’intègre dans le groupe des traités anatomiques. Il place les *Facultés naturelles* entre les traités concernant les particularités anatomiques perceptibles par les sens, qui le précèdent, et celui du *De anatomia mortuorum*, qui suit.

Le traité des *Tempéraments*, lui, est associé aux commentaires aux traités hippocratiques dans *De ses propres livres* comme dans *Sur l’ordre de ses propres livres* : il a en effet pour base essentiellement la théorie hippocratique des humeurs<sup>12</sup>.

Galien pose clairement, dans le premier paragraphe du livre I des *Facultés naturelles*<sup>13</sup>, l’objet de l’ouvrage : « l’accroissement » (αὐξάνεσθαι) et la « nutrition » (τρέφεσθαι), car elles sont « communes aux animaux et aux plantes » (κοινὰ καὶ τοῖς φυτοῖς) :

Καὶ ζητήσομεν κατὰ τόνδε τὸν λόγον ὑπὸ τίνων γίνεται δυνάμεων αὐτὰ γε ταῦτα, καὶ εἰ δὴ τι ἄλλο φύσεως ἔργον ἐστίν.

« Nous chercherons donc dans cet ouvrage par quelles facultés ces opérations sont produites, et s’il existe encore une autre opération de la nature. »

<sup>11</sup> Cf. SIEGEL 1968, p. 22, qui parle « d’une sorte de vaste panorama des principes physiologiques de Galien ».

<sup>12</sup> Le traité des *Facultés naturelles* est classé, à partir de l’époque médiévale, parmi les traits physiologiques, sur la base du canon le plus répandu à l’époque médiévale, celui d’Avicenne, dans le groupe consacré aux membres, après les traités consacrés aux veines, et avant la section des traités nosologiques.

<sup>13</sup> Helmreich p. 101 : Kühn II, p. 1-2.

Dans la suite de la présentation de l'ouvrage, Galien donne quelques précisions de vocabulaire, en présentant de la sorte les grands principes qui, de son point de vue, sont à l'œuvre dans les opérations « d'accroissement » et de « nutrition ». Transformation ou conservation d'un état antérieur (ἐξάλλαξις / φυλακὴ τῶν προπαρχόντων) sont définies par ἡσυχάζειν, « être au repos » et κινεῖσθαι « être en mouvement ». Sous ce dernier terme, Galien inclut tout type de « modification » (ἀλλοίωσις) perceptible par l'un des sens (changement de couleur, de saveur, d'odeur, échauffement ou refroidissement, dessèchement ou humidification), ainsi que la « formation » (γένεσις) et la « destruction » (φθορά).

Il faut commencer par rappeler, ce que je ferai aussi brièvement que possible, les caractéristiques de la physiologie de Galien, qui sont partout à l'œuvre dans ses recherches, et bien représentées dans le traité des *Facultés naturelles* : la physiologie de Galien est fondée sur le principe « sympathique », c'est-à-dire celui de l'affinité entre les éléments et les parties du corps. Les activités physiologiques sont basées sur la loi de répulsion/attraction des contraires. Toutes les transformations à l'intérieur du corps sont basées sur les modifications et les interactions des quatre qualités fondamentales de chaud, froid, sec et humide, qui définissent les « tempéraments » ; c'est le « déséquilibre » (δυσκρασία) qui entraîne les maladies ; elles peuvent donc être classées en chaudes, froides, sèches, humides, selon le type de déséquilibre entre les qualités fondamentales. Ces quatre qualités fondamentales, héritage hippocratique auquel Galien tient particulièrement<sup>14</sup>, sont associées, tout comme chez Hippocrate, aux humeurs, sang, phlegme, bile jaune et bile noire. Ces humeurs sont elles-mêmes en rapport avec un organe du corps : le cœur (pour le sang), le cerveau (pour le phlegme), le foie (pour la bile jaune), la rate (pour la bile noire). De même les âges de la vie, tout comme les saisons, sont caractérisés par telle ou telle humeur : le sang est associé au printemps et à l'enfance, la bile jaune à l'été et à la jeunesse, la bile noire à l'automne et à l'âge mûr, le phlegme à l'hiver et à la vieillesse. Les principaux organes dans le corps ont chacun un rôle particulier : le foie, par exemple, est le siège de la faculté hémopoïétique (la formation du sang) et de la nutrition (ou la dernière étape de la transformation des aliments en sang).

Il faut aussi rappeler un autre trait fondamental du projet de Galien : le médecin n'est pas uniquement un spécialiste, mais un intellectuel qui est aussi possesseur d'un savoir qui s'étend de l'anthropologie à l'éthique. La médecine doit à la fois progresser sur le plan pratique, en développant les connaissances en anatomie et en physiologie, et retrouver le lien qui se perd, selon Galien, avec la philosophie. Galien, on le sait, reproche en particulier aux médecins de la secte

<sup>14</sup> *Fac. Nat.* I, 2 (Helmeich p. 104 : Kühn II, p. 5) : « Hippocrate, le premier des médecins et des philosophes que nous connaissions, tenta de démontrer qu'il existe en tout quatre qualités agissant les unes sur les autres, par lesquelles naissent et périssent toutes les choses qui ont en elles la naissance et la destruction ». Galien reprend ici en particulier le traité hippocratique *De la Nature de l'Homme*.

Empirique et de la secte Méthodique de s'être réduits à une pratique empirique sans plus chercher les causes des symptômes et des maladies elles-mêmes. Ces médecins ont des lacunes dans le domaine de l'anatomie et Galien va s'employer à les combler, ce que l'on peut voir dans les *Facultés naturelles* comme dans le reste de son œuvre. Les connaissances d'Érasistrate, qui, en anatomie<sup>15</sup> surtout, ont été importantes, servent constamment à Galien. Il faut rappeler ici deux caractéristiques de l'anatomophysiologie d'Érasistrate :

- le « théoriquement observable », λόγῳ θεωρέτον, c'est-à-dire ce qui n'est pas visible mais dont il faut nécessairement postuler l'existence pour expliquer un système que l'on voit fonctionner ;
- la comparaison récurrente d'un système anatomique avec des observations et/ou des expérimentations mécaniques. À cette caractéristique est attaché le concept célèbre de la *triplokia* : veines, artères et nerfs sont enchevêtrés de manière invisible, peut-être comme les ressorts de l'artillerie hellénistique<sup>16</sup>. Un autre concept célèbre y est attaché aussi, celui qui, s'il n'est pas encore clair chez Érasistrate<sup>17</sup>, deviendra par la suite le principe de l'*horror vacui*.

Par conséquent, au sein des *Facultés naturelles*, Galien va sans cesse faire se renvoyer entre elles diverses théories et se placer lui-même en « correcteur » qui raye et annoté, pour mieux développer son propre point de vue. En rappelant, à la fin du deuxième paragraphe du livre I des *Facultés naturelles*, l'objet de sa recherche (« Je compose mon ouvrage en cherchant, c'est le but que je me suis fixé au départ, combien il existe de facultés de la nature, quelles elles sont, et pour quelle opération chacune d'elles est faite »<sup>18</sup>), Galien place cette affirmation dans un cadre qui correspond à une conception du savoir médical particulièrement à l'œuvre dans le traité des *Facultés naturelles* :

« J'écris pour ceux qui veulent connaître les doctrines des anciens (τοῖς βουλομένοις τὰ τῶν παλαιῶν ἐκμαθεῖν) et les observations personnelles que j'ai tirées de leurs idées (καὶ ὃν ἡμεῖς ἰδίᾳ περὶ αὐτῶν ἐπεσκέμμεθα). » (*Fac. Nat.* I, 2, Helmreich p. 105 : Kühn II, p. 6)

Ce que je proposerai donc de faire ici, dans le traité des *Facultés naturelles*, c'est en quelque sorte un « tri », si cela est possible, parmi les références qui sont des références de chercheur plus encore que de savant : Galien développe sa pensée et son enquête sur des bases qui font partie pour lui de son matériau de

<sup>15</sup> Érasistrate a pratiqué la dissection, et l'observation anatomique macroscopique des structures des organes.

<sup>16</sup> Voir VEGETTI 1995, p. 86-87.

<sup>17</sup> Voir VEGETTI 1995, p. 87.

<sup>18</sup> *Fac. Nat.* I, 2 (Helmreich p. 105 : Kühn II, p. 7).

travail. Y en a-t-il, parmi elles ou à côté, d'autres, qui seraient des références de « pure » érudition ? Elles seraient attendues, étant donné le milieu cultivé dans lequel évolue Galien depuis sa naissance et ce jusqu'à la fin de sa vie, et son esprit curieux, intéressé et nourri par tous les domaines intellectuels. Du foisonnement de références dans le traité des *Facultés naturelles* que ressort-il exactement ? Est-ce une conception de la recherche scientifique, ou bien les éléments d'une méthode de travail, ou bien un souci pédagogique, ou bien encore un souci de la rhétorique et d'une sorte de « grand style » ?

### Citer pour confondre : des théories absurdes mais de véritables citations

Galien, au début du traité des *Facultés naturelles*, affirme :

« Les sophistes sont d'accord sur le fait que les aliments, passés en sang, se transforment pour la vue, le goût, le toucher, mais que cette transformation se produise réellement, ils ne l'acceptent pas. Certains d'entre eux considèrent, en effet, que toutes les choses de ce genre sont des illusions ou des erreurs de nos perceptions (...). D'autres veulent que les qualités existent dans la nature même, immuables, inaltérables depuis longtemps et pour longtemps, et ils affirment que les modifications apparentes résultent de la séparation et de l'association, comme le dit Anaxagore. » (*Fac. Nat.* I, 2, Helmreich p. 103 : Kühn II, p. 4)

Galien choisit, après des généralités sur un point de vue de sophiste, de ne donner qu'un seul nom, celui d'un philosophe particulièrement célèbre du V<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>, novateur par rapport à l'École ionienne : la matière, distincte de l'esprit, est éternelle. Il n'y a ni destruction ni création<sup>20</sup>. La théorie d'Anaxagore est donc vraiment à l'opposé de celle de Galien à propos de ces notions de « destruction » et de « création ». Est-ce pour cela qu'il le cite ? Citer Anaxagore de manière assez précise permet en tout cas à Galien d'associer à la présentation de la théorie des termes qui mettent en valeur l'écart qu'il y a entre la conception d'Anaxagore et celle de Galien : ἀλλοίωσις φαινόμενη, et διάκρισις / σύγκρισις. De plus, Galien les écarte d'un revers de « plume » :

« Si je me détournais de mon sujet pour les réfuter, le hors-d'œuvre deviendrait plus important que l'œuvre même. S'ils ne connaissent pas les

<sup>19</sup> Il eut pour élèves entre autres Périclès, Empédocle, Euripide, Thucydide, Thémistocle, Démocrite.

<sup>20</sup> La naissance n'est qu'agrégation, la mort séparation d'éléments existants, la matière étant formée d'homéoméries en nombre infini, qui ne sont pas des atomes, car ces derniers sont, eux, en nombre fini dans un corps donné (D.-K. *Frag.* 12 ; cf. E. SCHAUBACH, *Anaxagorae Clazomeni fragmenta quae supersunt omnia*, Leipzig, 1827 ; F. W. A. MULLACH, *Fragmenta philosophorum graecorum*, Paris, 1860).

écrits d'Aristote, et après lui ceux de Chrysippe, sur la modification de la substance tout entière (ὅσα περὶ τῆς καθ' ὅλην τὴν οὐσίαν ἀλλοιώσεως), il faut les engager à se familiariser avec ces écrits. »

Galien renvoie ensuite à un de ses commentaires de l'œuvre hippocratique<sup>21</sup>, dont il appuie encore l'autorité en rappelant celle d'Aristote comme successeur en la matière ; ils sont tous deux « du même avis que nous » (*Fac. Nat.* I, 2, Helmreich p. 104 : Kühn II, p. 5). La suite du développement détaille assez précisément, sans plus le nommer, la théorie d'Anaxagore : Galien, qui va essayer de comprendre le principe de la digestion, mentionne la théorie selon laquelle le pain contiendrait en quelque sorte quelque chose de la substance de l'os, du nerf, de la chair, que pourtant il nourrit<sup>22</sup>. Mentionner d'abord le nom d'Anaxagore avant de développer sa théorie permet de mettre en valeur ce qu'elle peut avoir d'absurde. Cela permet aussi à Galien de prouver au lecteur à la fois qu'il n'invente rien et qu'il est nécessaire de proposer autre chose pour expliquer comment se produit, au cours de la digestion, la transformation de pain en matière qui puisse nourrir le corps. Galien lui-même justifie son développement :

« J'avais refusé d'entrer dans la polémique avec ces gens-là, mais, puisque l'exemple cité touche à la médecine, et qu'il m'est utile dans mon développement présent, je l'ai rappelé. » (*Fac. Nat.* I, 2, Helmreich p. 105 : Kühn II, p. 6)

On trouve un exemple de citation du même ordre présenté clairement par Galien exactement dans le même but :

« Il est possible de comprendre à quel point les opinions d'Hippocrate sont justes et vraies (...) par le fait que ceux qui soutiennent des opinions contraires sont en opposition avec des faits évidents. » (*Fac. Nat.* I, 13, Helmreich p. 123 : Kühn II, p. 30-31)

C'est ce qu'a fait Asclépiade à propos des reins.

« Car ce ne sont pas seulement Hippocrate, Dioclès<sup>23</sup>, Érasistrate, Praxagore ou d'autres qui pensent que ce sont les organes qui produisent de l'urine, mais presque tous les cuisiniers le savent en examinant quotidiennement la disposition de ces organes et le conduit appelé uretère qui de chacun d'eux aboutit à la vessie, et en en déduisant quel en est l'usage et la faculté d'après leur structure même. »

<sup>21</sup> *De elementis secundum Hippocratem*, I.

<sup>22</sup> Cf. SIMPLICIUS, *Commentaire sur la Physique d'Aristote*, 460, 4.

<sup>23</sup> Dioclès de Caryste (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), principal représentant de l'école dogmatique, est le premier à utiliser le dialecte attique. Praxagore, un de ses disciples, fut le premier à distinguer les veines des artères (à partir, pense-t-il, de leur contenu : sang dans les veines, air dans les artères).



Galien ensuite cite l'expérience vécue par des malades souffrant de calculs rénaux et poursuit en accablant Asclépiade :

« Asclépiade, je pense, n'a jamais observé un calcul expulsé avec l'urine par des gens qui souffrent de cette maladie ; il n'a jamais remarqué qu'une douleur aiguë se manifeste dans la région située entre les reins et la vessie quand le calcul traverse les uretères ; (...) » (*Fac. Nat. I, 13, Helmreich p. 123 : Kühn II, p. 31*)

Galien est sans pitié pour ce médecin, si ignorant d'anatomie. En effet, non satisfait d'avoir développé sa théorie, il poursuit :

« Comment, demande Galien, fait-il arriver l'urine à la vessie ? Voilà qui mérite d'être entendu et qui mérite l'admiration pour un homme qui, laissant de côté des conduits si larges, bien visibles, suppose qu'il en existe d'invisibles et étroits, totalement imperceptibles. » (*Fac. Nat. I, 13, Helmreich p. 123 : Kühn II, p. 31-32*)

Galien poursuit sous forme dialogique (fictive, bien sûr) la présentation de la théorie d'Asclépiade, qui en est, du coup, encore plus absurde. Il est évident qu'il a tort, et qu'un peu de pratique de l'anatomie lui aurait évité de se rendre ridicule.

Galien met en valeur d'une autre manière encore l'erreur et l'ignorance d'Asclépiade : après l'avoir cité, il met en scène une nouvelle forme de controverse, réelle cette fois-ci, avec un disciple d'Asclépiade, qui est venu le voir. La petite anecdote de cette visite est présentée de manière extrêmement vivante et pleine d'humour :

« Un sophiste de notre temps, expert entre autres dans l'art de la controverse, habile dans la parole, si jamais homme le fut, étant venu un jour discuter avec moi sur ce sujet, était si loin d'être déconcerté par un des arguments que j'ai exposés qu'il s'étonnait, disait-il, que je cherche à récuser par des raisons oiseuses des faits évidents. » (*Fac. Nat. I, 13 Helmreich p. 125 : Kühn II, p. 34*)

Et ce sophiste de citer l'expérience de l'étanchéité des vessies remplies d'eau ou d'air et fermées, qui ne laissent rien passer.

« Après ces affirmations et d'autres semblables, prononcées d'un trait et clairement, tout à coup il s'élança dehors, comme si je ne pouvais lui fournir aucune riposte convaincante ». Et Galien de clore l'anecdote : « Ainsi les esclaves soumis à ces écoles, non seulement n'ont pas de connaissances 'saines' (ὀγιές), mais n'acceptent même pas de s'instruire. »

Le récit d'une scène vécue permet à Galien d'exprimer son antisectarisme de manière plus violente et plus absolue que s'il s'en était tenu au démantèlement de la théorie d'Asclépiade.

Galien ajoute comme un autre moyen de ridiculiser les disciples d'Asclépiade surtout, et d'Érasistrate éventuellement, une autre référence littéraire, qui accentue le caractère vivant de la petite scène qu'il vient de décrire : considérant les partisans des sectes comme des individus qui, intellectuellement, se comportent comme des esclaves soumis sans réserve, sans réticence et sans réflexion à une école, il les compare aux Davus et aux Géta de la comédie de Ménandre, que tous ses lecteurs connaissent, d'autant que ce sont des noms et des personnages d'esclaves très répandus dans la comédie nouvelle, et aussi bien connus des lecteurs de Galien que leurs homologues chez Térence<sup>24</sup>. C'est ainsi, à la suite de la saynète que nous venons de lire, qu'il en donne une description plus générale qui lui sert de conclusion<sup>25</sup> :

« Parmi les modernes, ceux qui se sont honorés du nom de médecins (τοῖς τούτων ὀνόμασιν ἑαυτοὺς ἐσέμνυσαν) en s'intitulant (ἐπονομάσαντες) disciples d'Érasistrate et d'Asclépiade ont fait comme ces esclaves portés sur la scène par l'excellent Ménandre dans ses comédies, les Davus et les Géta, qui, dit-il, croient n'avoir rien fait de digne d'eux s'ils n'ont pas trompé trois fois leur maître<sup>26</sup>. » (*Fac. Nat.* I, 17, Helmreich p. 150 : Kühn II, p. 67-68)

Est-ce pour entraîner plus aisément ses lecteurs à adhérer à son point de vue que Galien, dans ces attaques rangées, ne fait pas d'érudition proprement dite, au contraire, même ? Cela est probable, d'autant que, remarquons-le, il n'est pas fait ailleurs allusion à ces deux esclaves. Quant à Ménandre lui-même, Galien le cite très rarement, dans un tout autre contexte, et en dehors des *Facultés Naturelles* : à propos d'une question de vocabulaire et de sémantisme, Galien, qui commente le sens des formes adjectivales τιμωρῶν et τιμωρούμενος, du verbe τιμωρέω<sup>27</sup>, à côté d'Euripide<sup>28</sup>, cite bien évidemment l'*Heautontimoroumenos*<sup>29</sup>.

<sup>24</sup> *Phormion*, par exemple, est représenté à Rome en 161.

<sup>25</sup> « Mais sur ces disciples d'Asclépiade, cela suffit », dit-il ensuite (*Fac. Nat.* I, 17, Helmreich p. 150 : Kühn II p. 68).

<sup>26</sup> Dans les fragments de Ménandre proprement dit, on trouve d'une part à plusieurs reprises τρις κακοδαίμων, et dans un autre cas (*Le Dyscolos*, v. 683), à propos non d'un esclave, mais de Sostrate, qui lâche trois fois la corde pendant qu'il remonte Cnémon du puits, troublé qu'il est par la présence de sa fille.

<sup>27</sup> *Commentaire au traité des Articulations*, I, c. 50 (Kühn XVIIIa, p. 384).

<sup>28</sup> *De humero iis modis prolapso, quos Hippocrates non vidit*, c. 50 (Kühn XVIIIa, p. 385).

<sup>29</sup> Le nom de Ménandre apparaît aussi dans le *De compositione secundum locos*, IX, c. 5 (Kühn XIII, p. 299).

## Le poids des mots

C'est d'ailleurs à propos de vocabulaire, sur un point de terminologie important, que Galien fait référence, à la fois directement et indirectement, à Prodicos. Il s'agit du nom et du sens du « phlegme », φλέγμα.

Galien rappelle, au paragraphe 9 du livre II des *Facultés Naturelles*, que le sang est une humeur (χυμός) virtuellement (κατὰ δύναμιν) chaude et humide, de même que la bile jaune est chaude et sèche, et que le « phlegme » est froid et humide<sup>30</sup>. Il peut ainsi rappeler la distinction entre le « virtuel » (κατὰ δύναμιν) et « l'apparent » (φαίνεται, κατὰ φαντασίαν). Après avoir mentionné Hippocrate en tant que garant de ce point de vue, Galien ajoute :

« Prodicos, dans son traité *Sur la nature de l'homme*, appelle « phlegme », du verbe πεφλέχθαι, ce qui, dans les humeurs, est brûlé (συγκεκαυμένον) et trop cuit (ὑπερωπτημένον). » (*Fac. Nat.* II, 9, Helmreich p. 195 : Kühn II, p. 130)

Et Galien de commenter cette référence : « il emploie le mot dans un autre sens (τῇ λέξει μὲν ἑτέρως χρῆται) ». Ce qui n'implique pas du tout qu'il ait un point de vue différent, comme le souligne Galien (φυλάττει μέντοι τὸ πρᾶγμα κατὰ ταὐτὸ τοῖς ἄλλοις). Ce sophiste, contemporain de Socrate, dont l'ouvrage cité par Galien ne nous est pas parvenu, est connu en particulier par Platon, comme le rappelle Galien lui-même, qui se sent – peut-être ? – tenu de rappeler à son lecteur que « Platon nous entretient en détail de la signification nouvelle (καινοτομία) que Prodicos attribue aux mots »<sup>31</sup>. Ce philosophe, bien connu de ses contemporains<sup>32</sup>, qui l'estimaient, n'est pas un novateur : il fait au contraire partie des sophistes de la première génération et, comme tel, s'est rendu célèbre surtout, selon Platon en particulier, par son soin dans le choix de « termes propres » dans ses enseignements et dans les discussions. Si Galien le mentionne avec la référence à Platon, c'est en réalité pour confirmer sa valeur, car il est, lui aussi, assez connu des lecteurs de Galien par le biais des auteurs grecs de l'époque classique. Galien renvoie donc son lecteur ici encore à un univers qui n'est pas un univers érudit, mais simplement cultivé. En tout cas, cela permet à Galien d'introduire une différence terminologique, entre « phlegme » (φλέγμα) et

<sup>30</sup> *Fac. Nat.* II, 9 (Helmreich p. 195 : Kühn II, p. 129).

<sup>31</sup> PLATON, *Timée*, 83-86. D'après Platon, Prodicos cherche l'étymologie des mots et analyse le phénomène de la synonymie ; il est convaincu que la signification « conventionnelle » de tout terme doit avoir une origine « naturelle ».

<sup>32</sup> Dont, parmi les plus connus, Aristophane, Thucydide, Euripide, Isocrate ; il est mentionné plusieurs fois par Platon.

« mucus » (βλέννα)<sup>33</sup>, pour clarifier une distinction entre des humeurs de qualité différente :

« Ce que tout le monde appelle ‘phlegme’ et qui est de couleur blanche, que Prodicos appelle ‘mucus’, est une humeur froide et humide. » (*Fac. Nat.* II, 9, Helmreich p. 195 : Kühn II, p. 130)

Galien lui-même utilise le terme βλέννα de manière très restreinte : dans cet unique passage des *Facultés naturelles*, ailleurs à propos seulement des sécrétions nasales, et dans des emplois très restreints<sup>34</sup>, qui sont ou bien directement hippocratiques, ou bien réservés aux sécrétions nasales. Quant à Prodicos lui-même, Galien le cite, en l’associant toujours à Platon, à plusieurs reprises, dans ses commentaires aux traités hippocratiques, et généralement – pour ne pas dire uniquement – à propos de questions de vocabulaire<sup>35</sup>.

### Citer sans nommer

Au fil de son exposé, Galien peut, à l’occasion, proposer au contraire des observations qu’il développe sans les attribuer à telle école médicale, sans les rapporter à la référence hippocratique non plus qu’à un philosophe ou un penseur « de l’ancien temps ».

J’en donnerai pour exemple une comparaison : au début du livre II des *Facultés naturelles*, Galien rappelle les théories d’Érasistrate et d’Asclépiade sur le mouvement du sang dans les veines ; que se passe-t-il lorsque le sang coule hors des vaisseaux sanguins ? Ou bien elles sont subitement vides, ou bien elles sont immédiatement remplies avec l’arrivée de sang nouveau. Pour Asclépiade, à la différence d’Érasistrate, les vaisseaux vidés peuvent alors aussi se contracter.

« En effet, poursuit Galien, pour les roseaux et les tubes plongés dans l’eau, il est vrai de dire que, l’air contenu dans leurs cavités venant à être expulsé,

<sup>33</sup> On trouve le terme déjà dans la Collection hippocratique, avec le sens de « morve, pituite, mucus », c’est-à-dire des sécrétions blanchâtres, ainsi que l’adjectif βλενωδης.

<sup>34</sup> Dans un de ses commentaires aux œuvres hippocratiques (*In Hippocratis vel Polybi opus de salubri victus ratione privato*, c. 33, Kühn XV, p. 223), et une fois dans son ouvrage *De instrumento odoratus* (c. 6, 6), une fois dans le *De semine* II, c. 6 (Kühn IV, p. 645), où il s’agit de sécrétions nasales et où il cite explicitement Hippocrate, ainsi que dans *De totius morbi temporibus liber* (p. 85, l. 5).

<sup>35</sup> Par exemple dans le *Commentaire au traité des Articulations* IV, c. 15 (Kühn XVIIIa, p. 685), dans son *Commentaire aux pronostics* I, c. 4 (Kühn XVIIIb, p. 15). Une autre référence à Prodicos et à l’étymologie de χυμός est à rapprocher de notre passage, dans le traité *Des différences des fièvres* II, c. 6 (Kühn VII, p. 348) où Galien fait référence aussi à son traité *Sur la nature de l’homme*.

ou bien l'endroit demeure complètement vide (τόπος κένος), ou bien un afflux d'air lui succède<sup>36</sup>. »

Une telle comparaison, faite avec le domaine de la physique expérimentale, n'est pas sans faire penser aux dispositifs pneumatiques des siphons observés par Érasistrate, que Galien citerait ici<sup>37</sup>. Ce passage a d'ailleurs été identifié comme tel par Ivan Garofalo, qui l'inclut dans son édition des fragments d'Érasistrate<sup>38</sup>. Si cette identification ne fait pas de doute, à suivre la lecture du texte de Galien, les choses ne sont pas aussi clairement présentées : avant de citer cette expérience, Galien a d'abord cité la théorie d'Asclépiade, puis, après avoir exposé la comparaison expérimentale des roseaux remplis d'eau, il souligne la différence de nature entre les parois des veines, qui sont souples et peuvent donc se rétracter, et celles des roseaux, pour lesquelles c'est impossible. « Il y a erreur, conclut Galien, je ne dirais certes pas dans la démonstration mais dans l'hypothèse d'Érasistrate relative au remplacement de ce qui est évacué »<sup>39</sup>. Procéder de la sorte, sans rapporter immédiatement à son auteur un élément d'argumentation, donne à cette « preuve » anonymée une valeur objective. De plus, Galien engage ainsi le lecteur à ne sauter aucune étape du raisonnement qu'il a lui-même suivi.

De l'observation de ces quelques exemples, que j'ai sélectionnés comme exemples représentatifs de l'« érudition » de Galien, ressortent, me semble-t-il, assez nettement des éléments de réponse aux questions posées plus haut, au cours de la présentation des particularités du traité des *Facultés naturelles*.

Galien ne fait pas preuve d'érudition au sens moderne du terme : plongé qu'il est, depuis tout petit, dans le grand chaudron de la science médicale et philosophique, il se nourrit et nourrit sa recherche du savoir acquis. Toutes ses références sont là comme des marches qu'il fait gravir à son lecteur une à une, toutes nécessaires dans la confirmation ou l'infirmité d'une théorie et avant tout au service de l'avancée des connaissances.

Si, dans les *Facultés naturelles*, comme ailleurs dans son œuvre, il fait preuve d'une grande maîtrise de la rhétorique, comme nous avons pu le constater, l'érudition n'est pas à son service : les références aux connaissances de ses prédécesseurs plus encore que de ses contemporains ne sont ni futiles, ni légères, ni pure parole. Galien les choisit toutes plutôt connues, au moins des lecteurs

<sup>36</sup> *Fac. Nat.* II, c. 1 (Helmreich p. 155 : Kühn II, p. 75-76) ; *Fac. Nat.* II, c. 6 (Helmreich p. 170-171 : Kühn II, p. 95 et 97), pour les veines vides (τόπος κένος).

<sup>37</sup> Voir aussi les *Frag.* 101 (dispositifs à air comprimé) et 138 (systèmes de pompes), cf. VEGETTI 1995, p. 87.

<sup>38</sup> ÉRASISTRATE, *Frag.* 136 (Garofalo) : « S'agissant de cannes ou de tubes immergés dans l'eau, il est exact de dire qu'une fois l'air évacué, il y aura dans leur espace intérieur le vide complet ou un afflux de fluide contigu ».

<sup>39</sup> *Fac. Nat.* II, c. 1 (Helmreich p. 156 : Kühn II, p. 76).

contemporains, car il ne cherche pas à briller, mais à convaincre et à éclairer, à moins qu'exceptionnellement il ne « se laisse aller » à une allusion qui, si elle n'est pas scientifique mais purement littéraire, est alors extrêmement familière.

Caractéristique de Galien est aussi la proximité entre tous les types de références, et leur juxtaposition : ainsi en est-il de l'opposition des observations anatomiques faites par Érasistrate et celles que peuvent faire les cuisiniers.

Dans de telles conditions, comment être érudit ? Galien est tout simplement un chercheur, un véritable chercheur, un chercheur bien vivant, bien vivant dans son œuvre.

Je lui laisserai le mot de la fin, qui le signale autant comme chercheur que comme « enseignant-chercheur », en rappelant ce qu'il écrit à la fin du livre II des *Facultés naturelles* :

« Il me suffit d'avoir rappelé ce qu'ont dit de la génération et de la corruption des humeurs Hippocrate, Platon, Aristote, Praxagore, Dioclès et beaucoup d'autres anciens ; car je n'ai pas jugé convenable de transporter dans ce livre tout ce qu'ils ont parfaitement bien écrit sur ce sujet. Je me suis borné, à propos de chaque question, à en dire assez pour engager les lecteurs, s'ils ne sont pas dépourvus de sens, à étudier les écrits des anciens, et pour les aider plus aisément à comprendre ces écrits. » (*Fac. Nat.* II, 9, Helmreich p. 203 : Kühn II, p. 140-141)

## BIBLIOGRAPHIE

- BOEHM I. 2004, « Connaissance et diffusion du traité de Galien Des Facultés naturelles à la Renaissance », dans *Lire les médecins grecs à la Renaissance*, V. Boudon-Millot – G. Cobolet éd., p. 233-246.
- GOUREVITCH D. 1995, « Les voies de la connaissance : la médecine dans le monde romain », dans *Histoire de la pensée médicale en Occident* I, M. D. Grmek – B. Fantini éd., Paris, p. 95-122.
- GRMEK M. D. – GOUREVITCH D. 1994, « Aux sources de la doctrine médicale de Galien : l'enseignement de Marinus Quintus et de Numisianus », in *ANRW*, 37, 2, Berlin, p. 1491-1528.
- SIEGEL R. E. 1968, *Galen's system of medicine and physiology, an analysis of his doctrines on blood, flow, respiration, humors and internal diseases*, Basel – New-York.

VEGETTI M. 1995, « Entre le savoir et la pratique : la médecine hellénistique », dans *Histoire de la pensée médicale en Occident I*, M. D. Grmek – B. Fantini édés., Paris, p. 67-94.